Habiter Paris fait-il de vous un Parisien ?

Paris compte 2,1 millions de résidents, mais combien se définissent réellement comme Parisiens ? La question déborde largement le code postal. Entre démographie mouvante, mythes hérités de Rousseau et de Balzac, gentrification accélérée et sentiment d'appartenance subjectif, l'identité parisienne se révèle être une construction sociale à géométrie variable — aussi bien excluante qu'universelle. Une équipe d'étudiantes de l'ISMaPP livre ici une analyse plurielle, nourrie d'entretiens avec élus, juristes et habitants. Elle est mise en perspective par les travaux récents de la démographe Sandra Brée (CNRS/Larhra), dont la recherche sur les recensements parisiens de l'entre-deux-guerres — le projet Popp — apporte une profondeur historique décisive à ces questions.

par
Célia Béchar,
Taslima Mhamadi,
Maëlle Soulier
et Clara Vuilloz,
élèves managers
en ingénierie des politiques
publiques (Grade L3),
à l'Institut supérieur du
Management Public et
Politique (ISMaPP).

Une population en perpétuel mouvement

Paris, ville de passage plus que de racines

La démographie parisienne contredit l'image d'une ville habitée par une population stable et homogène. Sur la période 2015-2021, l'excédent naturel des naissances sur les décès contribue certes à une légère hausse de 0,6 % par an, mais le déficit migratoire efface cet apport, la population résidente diminuant en réalité de 1,2 % annuellement. Seule la classe d'âge des 18-24 ans échappe à cette tendance, portée par l'afflux d'étudiants et de jeunes actifs que concentrent les grandes écoles et universités parisiennes. Selon les projections de l'INSEE, si ces tendances se maintiennent, Paris ne compterait plus que 2 064 000 habitants en 2040, alors que tous les autres départements franciliens continueraient de croître. Cette mobilité structurelle ne date pourtant pas d'hier. Les travaux de Sandra Brée sur les recensements parisiens de 1926-1936[1] montrent que la ville a atteint son plus haut niveau de peuplement pendant l'entre-deux-guerres — avec un pic à 2,9 millions d'habitants en 1921 — avant d'entrer dans une longue phase de décroissance jusqu'aux années 1980, puis de stagnation. Ce cycle long relativise le sentiment d'une crise démographique inédite : Paris a toujours connu des flux d'afflux et de reflux, en lien étroit avec les migrations de travail, les événements historiques et l'évolution des structures familiales. Cette mobilité structurelle produit une identité paradoxale : Paris est une ville d'usages avant d'être une ville d'enracinement. La crise sanitaire de 2020 l'a rendu visible de façon saisissante. L'étude de l'Atelier parisien d'urbanisme (Apur) lors de la première vague montre une chute brutale de la population réellement présente, notamment dans les quartiers centraux et les espaces de bureaux, révélant l'écart entre résidents officiels et habitants effectifs. Comme le souligne le géographe Mathis Stock, nous sommes entrés dans l'ère des *sociétés à habitants mobiles*[2] où le rapport au lieu ne se réduit plus à la domiciliation.

Une ville construite par ceux qui viennent d'ailleurs

L'un des apports les plus frappants de la recherche historique est de montrer que la majorité des Parisiens n'a jamais été née à Paris. En 1926, seul un tiers des habitants était natif de la capitale. Près d'un siècle plus tard, cette proportion a même légèrement diminué : elle s'établit à 29,7 % en 2020. Autrement dit, ce qui apparaît aujourd'hui comme un phénomène de brassage ou de dilution identitaire est en réalité une constante séculaire — voire une définition structurelle de Paris.

Pendant l'entre-deux-guerres, la population parisienne était principalement composée de

personnes nées en province (notamment dans la moitié nord de la France, dans un rayon de 200 km autour de la capitale), mais aussi de Russes fuyant la révolution de 1917, d'Arméniens échappant au génocide, de juifs fuyant les persécutions d'Europe centrale. Les Italiens, Polonais, Russes et Belges formaient alors les principales communautés étrangères. Aujourd'hui, 25 % des habitants de Paris sont nés hors de France, contre 10,9 % en 1926 — la composition géographique a changé, mais la logique d'attraction demeure identique.

Paris est également une ville-monde au sens que Saskia Sassen a théorisé : un nœud stratégique de l'économie globalisée, concentrant pouvoirs politiques, institutions culturelles et flux internationaux. En mai 2025, 6,21 millions de passagers ont transité par l'aéroport Charles-de-Gaulle, plaçant Paris au 5e rang mondial. Cette attractivité se traduit par une cohabitation entre résidents permanents et touristes — en 2025, Paris compte environ 84 000 logements Airbnb pour 85 000 chambres d'hôtel, brouillant encore davantage la notion d'habitant. Francis Brochet, journaliste et auteur de *Quand le parisianisme écrase la France* (2025), pointe une singularité française : la concentration de tous les pouvoirs en un seul lieu, le « parisianisme ». Contrairement à l'Italie où Milan rayonne pour la mode sans être capitale, ou aux États-Unis où New York ne concentre pas le pouvoir fédéral, Paris cumule fonctions économiques, politiques, culturelles et symboliques. Cette hyperconcentration renforce un sentiment de supériorité structurel des résidents intra-muros — sentiment que les travaux d'Henri Lefebvre sur le *droit à la ville*[3] permettent d'interroger : qui, concrètement, peut se prévaloir d'habiter pleinement Paris ? La gentrification constitue un des vecteurs les plus puissants de cette exclusion sociale. Les travaux d'Anne Clerval[4] montrent comment les classes populaires ont été progressivement repoussées vers le nord de la capitale puis vers la banlieue, au profit des cadres supérieurs qui représentent désormais la catégorie professionnelle surreprésentée à Paris (21 % de la population active locale contre 13 % en France). Si *habiter Paris* signifie statistiquement *être cadre supérieur*, l'identité parisienne glisse de la géographie vers la classe sociale.

La série Netflix Emily in Paris, *plus récemment, recycle ces clichés à destination d'un marché mondial, produisant une image de Paris bâtie sur des stéréotypes — arrogance, séduction, raffinement — déjà largement dénoncés mais toujours efficaces commercialement.*

Une structure démographique singulière, héritée du passé

La pyramide des âges de Paris présente depuis le XIXe siècle une forme caractéristique : base étroite du fait d'une fécondité faible et d'une présence réduite d'enfants, et forte concentration d'adultes en âge de travailler — notamment les 25-45 ans — portée par les migrations. Cette structure n'a guère changé en un siècle. En 1926 comme aujourd'hui, Paris compte proportionnellement moins d'enfants et moins de personnes âgées que le reste de la France, et davantage de jeunes adultes actifs. Cette spécificité démographique nourrit le mythe de la *jeunesse parisienne* — cette image d'une capitale peuplée de gens cultivés, mobiles, en pleine construction de soi — que la littérature et le cinéma ont largement exploitée. Elle reflète pourtant avant tout une réalité migratoire : Paris attire les jeunes, les forme ou les emploie, puis souvent les perd au profit de la banlieue ou de la province, une fois la famille fondée ou la carrière stabilisée.

La fabrique du mythe : de la littérature au marketing

La Parisienne, un objet imaginaire ?

L'identité parisienne est d'abord, et de façon révélatrice, une identité féminine construite de l'extérieur. Dès le XVIIIe siècle, Jean-Jacques Rousseau oppose dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse* (1761) la Parisienne libre et élégante à la provinciale soumise à la mode, établissant une hiérarchie symbolique que les siècles suivants ne feront qu'amplifier. Balzac, avec la figure de la *grisette* dans *Ferragus* (1833), puis Maxime du Camp, qui qualifie Paris de *bordel de l'Europe* (1874), construisent une image de la femme parisienne comme projection fantasmée du désir masculin. L'historienne Emmanuelle Retaillaud le confirme : *Ceux qui ont inventé les Parisiennes, ce sont les romanciers et les peintres*.

Ce mythe littéraire se prolonge au cinéma avec la Nouvelle Vague. *Jules et Jim* de Truffaut (1962) ou *La Chinoise* de Godard (1967) idéalisent un Paris peuplé de jeunes gens cultivés, transformant la capitale en laboratoire d'idées. La série Netflix *Emily in Paris*, plus récemment, recycle ces clichés à destination d'un marché mondial, produisant une image de Paris bâtie sur des stéréotypes — arrogance, séduction, raffinement — déjà largement dénoncés mais toujours efficaces commercialement. Alice Pfeiffer, dans son essai *Je ne suis pas une Parisienne* (Stock, 2019), analyse comment, au tournant des



Crédit : AdobeStock – Masson

L'identité parisienne est d'abord, et de façon révélatrice, une identité féminine construite de l'extérieur. Dès le XVIIIe siècle, Jean-Jacques Rousseau oppose dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse* (1761) la Parisienne libre et élégante à la provinciale soumise à la mode, établissant une hiérarchie symbolique que les siècles suivants ne feront qu'amplifier.

années 2000, la formation de grands groupes de luxe comme LVMH a transformé la Parisienne en *packaging global* : un produit marketing destiné à des marchés étrangers, qui ne reflète nullement la diversité des femmes vivant à Paris. Ce mécanisme fonctionne par exclusion : pour incarner l'archétype, Paris se gentrifie et expulse symboliquement – et matériellement – les classes populaires.

Des catégories imaginaires qui structurent les représentations

Deux figures emblématiques cristallisent ces catégories imaginaires contemporaines. La première est la « meuf du 16 » – expression popularisée sur les réseaux sociaux – qui désigne la jeune bourgeoise du 16e arrondissement, reconnaissable à son sac Zadig et Voltaire et ses Golden Goose, héritière des films *La Boum* (1980) et *LOL* (2009). Si cette figure existe sociologiquement, elle fonctionne surtout comme caricature, un raccourci pour parler de reproduction sociale et de marqueurs de classe. La seconde figure est celle du « bobo parisien » – terme apparu en 2000 sous la plume de David Brooks dans *Bobo in Paradise* – qui désigne le bourgeois-bohème diplômé, consommant bio, militant écologique et vivant dans les quartiers gentrifés. Un collectif de sociologues (Jean-Yves Authier, Anaïs Collet, Colin Giraud, Jean Rivière, Sylvie Tissot) a montré dans *Les Bobos n'existent pas* que cette catégorie est davantage une étiquette médiatique et politique qu'une catégorie sociologique solide. Ces deux figures illustrent une même dynamique : elles font exister des Parisiens imaginaires qui excluent, de fait, la majorité des habitants réels. Philippe Alquié, juriste chez L'Oréal Paris, confirme l'efficacité de ce mythe dans l'univers de la beauté. La marque construit ses campagnes autour d'un archétype de femme libre, raffinée, assumée – la Parisienne selon le marketing mondial – dont l'égérie peut être non-française, à l'image de Dua Lipa pour Yves Saint Laurent. Le *Paris* de L'Oréal Paris n'est plus une ville : c'est une promesse de beauté universelle et une certification de légitimité symbolique.

Le sentiment d'appartenance, clé de voûte de l'identité parisienne

Paris et sa banlieue : une frontière symbolique tenace

La distinction entre Parisien et Francilien constitue l'une des fractures les plus structurantes de l'identité parisienne. L'historien et démographe Louis Chevalier[5] avait déjà montré que l'identité parisienne se construit à partir des pratiques, des circulations et des interactions entre la périphérie

et la capitale, incluant des villes comme Saint-Denis ou Aubervilliers comme prolongements sociaux et économiques de Paris. Pourtant, la frontière du Périphérique reste vécue comme une ligne de démarcation sociale puissante. Anas Mohamed, habitant de Saint-Denis (93), illustre ce paradoxe : il ne se définit pas comme Parisien mais comme b*anlieusard*, soulignant que *le langage n'est pas le même* et que certains résidents intra-muros lui ont fait remarquer son *accent banlieusard*. Cette stigmatisation linguistique révèle un mécanisme d'exclusion symbolique que la seule carte géographique ne saurait expliquer. Pourtant, à l'étranger, Anas se présente comme Parisien : Paris reste la référence mondiale, absorbant symboliquement ce qu'elle exclut administrativement.

Léa Balage El Mariky, députée de Paris (17e et 18e arrondissements), née dans l'Essonne, opère elle-même une distinction nette entre la banlieue et Paris intra-muros. Elle rappelle toutefois que la diversité sociale, culturelle et territoriale de Paris ne dilue pas l'identité parisienne : elle en constitue un élément central. Être Parisien revient avant tout à résider à Paris, indépendamment du genre, de l'âge ou de l'origine sociale ou géographique. Alexis Govciyan, conseiller de Paris élu du 9e arrondissement et originaire d'Arménie, rejoint cette vision universaliste. Il convoque Ernest Renan — *l'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours* — pour définir Paris comme lieu de valeurs partagées plutôt que comme simple domicile administratif.

Depuis au moins l'entre-deux-guerres, Paris n'a jamais été une ville de natifs : elle a toujours été une ville d'adoption, brassant les provinces et les nations, accueillant les mobilités professionnelles, les exils politiques et les ambitions individuelles.

Une ville socialement différenciée : une constante de longue durée

La ségrégation géographique de l'espace parisien n'est pas un phénomène récent. Les données des recensements de 1926 montrent que l'emploi de domestiques — bon indicateur du niveau de richesse des ménages — était alors concentré à l'ouest de la capitale, notamment dans les 7e, 8e et 16e arrondissements, tandis que les quartiers de l'est, en particulier en périphérie, étaient les plus pauvres. Cette dichotomie ouest aisé / est populaire, que les travaux d'Anne Clerval documentent pour la période contemporaine, s'avère donc remarquablement stable sur un siècle. La gentrification a déplacé des populations, mais elle a reconduit une géographie sociale que l'entre-deux-guerres avait déjà dessinée.

L'usage de la ville, critère décisif

Les entretiens menés pour cette recherche appliquée confirment que le sentiment d'appartenance parisien repose moins sur une frontière administrative que sur des pratiques quotidiennes. Un étudiant interrogé, né dans le 14e arrondissement, réside alternativement dans le 16e et à Bagneux (92). Il se définit sans hésitation comme Parisien, justifiant cette identité par ses usages : théâtres, opéras, musées, cafés, achats et vie sociale concentrés intra-muros. Bagneux est évoqué de façon fonctionnelle, comme espace privé et familial, non comme territoire d'identification. Cette hiérarchie des lieux confirme la thèse d'Henri Lefebvre : la ville n'est pas seulement un espace habité, elle est un espace vécu et produit socialement. À l'inverse, une étudiante, née et ayant toujours vécu dans le 11e arrondissement, ne se reconnaît pas dans les représentations associées aux Parisiens. Les codes sociaux et les pratiques culturelles stéréotypées qui définissent le *Parisien* dans l'espace public lui semblent étrangers, alors qu'elle habite la capitale depuis toujours. Selon Francis Brochet, être Parisien renvoie davantage à un état d'esprit : se sentir privilégié, se percevoir comme plus cultivé ou mieux connecté au monde. C'est précisément cette dimension subjective et souvent excluante que le sociologue Richard Sennett, dans *The Fall of Public Man* (1977), avait anticipée en analysant comment les grandes métropoles produisent des identités fondées sur la distinction sociale plutôt que sur la solidarité civique. L'identité parisienne apparaît ainsi moins comme une essence géographique que comme une construction narrative et sociale, constamment négociée.

En guise de conclusion

Habiter Paris ne suffit pas à faire de vous un Parisien — mais ne pas y résider n'empêche pas de se sentir profondément parisien. C'est la leçon centrale de cette recherche qui rejoint les grandes analyses urbaines de la sociologie contemporaine : l'identité urbaine est une construction plurielle, faite de mythes hérités, de pratiques quotidiennes et de sentiment d'appartenance subjectif. La mise en perspective historique apportée par les travaux de Sandra Brée et du projet Popp renforce cette conclusion. Depuis au moins l'entre-deux-guerres, Paris n'a jamais été une ville de natifs : elle a toujours été une ville d'adoption, brassant les provinces et les nations, accueillant les mobilités professionnelles, les exils politiques et les ambitions individuelles. Ce que nous vivons aujourd'hui n'est pas une rupture



Crédit : AdobeStock – pillerss

Selon Francis Brochet, être Parisien renvoie davantage à un état d'esprit : se sentir privilégié, se percevoir comme plus cultivé ou mieux connecté au monde. L'identité parisienne apparaît ainsi moins comme une essence géographique que comme une construction narrative et sociale, constamment négociée.

avec un passé homogène, mais la continuation d'un mouvement ininterrompu. Si Paris comptait déjà plus de célibataires que le reste de la France en 1926 – du fait de l'afflux de jeunes adultes migrants –, c'est toujours le cas aujourd'hui. En revanche, les différences avec le reste du pays se sont atténuées sur d'autres plans : le divorce, l'union libre, la vie en couple non marié ne distinguent plus vraiment la capitale. À l'heure du Grand Paris, qui fusionne administrativement la capitale et sa banlieue, la question de savoir qui est vraiment parisien se pose avec une acuité renouvelée. Elle appelle moins une réponse tranchée qu'une politique publique capable de dépasser la frontière symbolique du Périphérique – et de reconnaître que l'identité parisienne s'est toujours construite à partir de ceux qui venaient d'ailleurs.

Célia Béchar, Taslima Mhamadi,
Maëlle Soulier et Clara Vuilloz

Remerciements

Les autrices remercient chaleureusement les personnes qui ont accepté de les recevoir en entretien : Philippe Alquié, juriste chez L'Oréal Paris ; Francis Brochet, journaliste, consultant et auteur ; Léa Balage El Mariky, députée de Paris (17e et 18e arrondissements) ; Alexis Govciyan, conseiller de Paris, élu du 9e arrondissement ; Anas Mohamed, habitant de Saint-Denis (93). Leurs témoignages ont été essentiels pour nourrir cette réflexion.

1 Sandra Brée et l'équipe de Popp, « Paris, il y a 100 ans : une population plus nombreuse qu'aujourd'hui et déjà originaire d'ailleurs », Population & Sociétés, n° 636, septembre 2025, Ined. Les données historiques citées dans cet article sont issues de cette publication et de la base de données Popp (recensements parisiens 1926-1936).

2 Stock, M. (2004). « L'habiter comme pratique des lieux géographiques ». EspacesTemps.net, Textuel, 18 décembre 2004.

3 Lefebvre, H. (1968 [3e éd.]). Le Droit à la ville. Paris : Anthropos/Economica et Lefebvre, H. (1974 [2e éd. 2000]). La Production de l'espace. Paris : Anthropos.

4 Clerval, A. (2013). Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale. Paris : La Découverte.

5 Chevalier, L. (1958). Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle. Paris : Plon.